

L'insoutenable intermittence de l'être

■ En France, la contestation des intermittents du spectacle menace la tenue de plusieurs grands événements cet été dans l'Hexagone. C'est le cas du Festival d'Avignon et des Francofolies.

Françaises, Français, Belges, Belges, je nous ai compris ! Amis du rire et de l'hygiène, bonjour.

J'ai déjà exalté à plusieurs reprises les bienfaits de la fraternité franco-belge. Faite de reconnaissance culturelle réciproque, ce rapport de petit frère à grand frère, je le souhaitais presque "épine dorsale" d'une sorte de culture européenne latine et anglo-saxonne à la fois, carrefour des influences et fertile en création. Et voilà que dans mon plat pays comme dans les vallons de l'Hexagone, la notion même de soutien à la culture se cherche tellement qu'elle semble se perdre.

Je me souviens d'un temps où je n'étais pas né et où André Malraux, auteur et ministre, inaugurerait la fondation Maeght, créée par un mécène sous la houlette des génies combinés de Miro, Giacometti ou Chagall. De telles envolées lyriques combinées à des volontés privées et publiques inébranlables, clairvoyantes et solidaires sont-elles encore possibles aujourd'hui ?

Ce n'est pas le hasard qui réunit les talents autour d'un Patis à Saint-Paul de Vence. Pour qu'il en reste une trace toujours étincelante aujourd'hui, il a fallu croire d'abord en la beauté d'un rêve... et laisser des artisans lui donner corps.

De quand date, chez nous, comme en France, le dernier ministre de la Culture "inspiré" comme le fut Malraux. Je ne me permettrai pas de juger mon voisin français. Mais en Belgique, il y a très longtemps que ce ministère n'est plus attribué à quelqu'un qui en a la vocation, qui rêve de faire avancer un

projet culturel pour notre pays. La culture doit être dans les mains de gens "habités", et on ne l'offre qu'à de prêts technocrates bobos à qui on a confié nos théâtres et nos musées comme on leur aurait donné les rênes de l'agriculture souterraine ou du redressement pénien.

Je ne peux vraiment pas rentrer dans le débat qui secoue Avignon et ébranle l'intermittence française dont je maîtrise mal les rouages. Mais j'ai assez de vigilance pour voir des artisans privés de leurs moyens de rêver. Et le rêve, c'est justement ce qu'ils s'emploient à fabriquer pour nous. Il y a là un vilain serpent qui se mord la queue.

En Belgique comme en France, on tourne autour du "débat identitaire". Mais ventrebleu : que cette fichue identité soit nationale, se définisse par rapport à une immigration, par rapport à l'Europe ou à son voisin de palier, il est absurde de s'en chercher une dans des rapports d'universitaire ou des balances comptables. Cette identité porte un nom : culture ! J'ai des cousins avec qui, enfant, je jouais à "Davy Crockett" dans le jardin des grands parents. Je les vois de loin en loin, aux mariages, aux enterrements, mais je serai toujours "proche" d'eux parce que "Davy Crockett" est notre culture commune. Il vous suffit de chanter une chanson

de l'école maternelle pour avoir un sentiment de fraternité avec tous ceux qui la chantaient avec vous il y a trente-cinq ans. Vous avez une culture commune, une "identité". Et vous la partagez au moins avec toute la classe de Madame Pivert (celle qui sentait bon et dont les seins sortaient toujours un

peu du chemisier)

Vertuchou ! Pour donner de l'entrain à l'armée napoléonienne, on faisait résonner un tambour... et on feint aujourd'hui de ne pas comprendre l'utilité de l'art pour une nation, pour une communauté, pour un monde. "Science, sans conscience n'est que ruine de l'âme", disait Pascal dont on ne connaîtra probablement jamais le nom de famille. "L'argent n'a pas d'odeur mais pas d'odeur vous monte au nez" chantait Jacques Brel qui ne nous quitte pas. La recherche, l'industrie, l'économie, la prosaïque mondialisation définissent notre réalité. Mais pour faire avancer l'homme, il lui faut rêver et la matière première du rêve s'appelle culture. Ne pas laisser travailler nos créateurs, c'est tuer les abeilles qui pollinisent notre identité.

"Nous sommes de l'étoffe dont sont tissés les rêves" chantait Shakespeare sur TF1 dans l'émission du samedi soir du 23 avril 1610. Et s'il n'était pas interrompu par des intermittents en co-

**On feint
aujourd'hui
de ne pas
comprendre
l'utilité de l'art
pour
une nation,
pour une
communauté,
pour
un monde.**

lère, c'est que l'Angleterre avait compris que ce type-là ferait sa grandeur. Faut-il se soumettre à la couronne d'Angleterre pour que quelqu'un se souvienne que la culture est ce qui crée des grandeurs ?

Quand les nationalistes crétins brûlent les livres ou interdisent des artistes, ne prouvent-ils pas par l'absurde la puissance de la culture ? Ils ne peuvent pas prendre le pouvoir tant que les œuvres existent. Ils doivent détruire du rêve et de la beauté pour exister.

Résistons chers amis, souvenons-nous des chansons de notre enfance et écrivons-en d'autres qui offriront à nos enfants le sentiment de vivre ensemble. Donnons-nous les moyens d'une culture.

"Dieu pour soi et chacun pour

tous", proverbe mousquetaire belge de mon cru.

Même si le festival "IN" d'Avignon n'a pas lieu, le "OFF" sera bel et bien

là pour enchanter ce joli mois de juillet. J'y jouerai, avec ma compagne, la radieuse Tania Garbarski, une pièce de Nicolas Bedos, intitulée "Promenade de Santé". C'est une comédie romantique dans un asile psychiatrique. Moi ou plutôt lui est bipolaire, avec addiction alcoolique, pervers narcissique à tendance suicidaire. Il dit aussi "je suis marié,

infidèle, érotomane, obsessionnel et mégalomane"... Elle est paranoïaque, avec tendance schizophrénique maniaco-dépressive, dans le désordre. Elle dit aussi "et puis je suis nymphomane". Une douce folie à découvrir cet été. Après un très mérité triomphe belge (toutes proportions gardées donc), cette pièce entame dans la Cité des papes sa tournée française, qui, si Dieu prête vie à l'intermittence et à la culture, passera peut-être près de chez vous.

→ Texte initialement paru sur le site www.huffingtonpost.fr